

Il était tard quand l'avion s'est posé sur le tarmac de Roissy. Lumière étrange, métallique, clarté de mer. J'ai senti un grand calme soudain, en même temps que je prenais conscience de ma course ces derniers temps ; Londres, Genève, Madrid ; les gens, les poignées de mains, les sourires, les phrases, les bagages à faire, à défaire et, trois heures auparavant, le trajet dans les rues embouteillées jusqu'à l'aéroport de Madrid ; ma galeriste m'accompagnait, elle pestait, parlait, parlait ; parfois je répondais. Devant les nuages gris-vert, tout s'est arrêté et une fatigue insoupçonnée est tombée sur mon corps. Les passagers détachaient leurs ceintures, se levaient, s'étiraient. Le ciel projetait un vert pâle intense, phosphorescent, irréel. Enfoncé dans mon siège, les yeux rivés sur l'horizon marin, je ne voulais plus bouger. Ce qui m'attendait ne m'intéressait pas ; récupérer mon bagage, attendre dans la file des taxis, le trajet dans les embouteillages, ou alors le RER, peut-être plus rapide mais clos, sombre, étouffant, non, pas le RER, trop triste. Mais il fallait rentrer. J'ai fini par me lever, accablé. Dans le taxi, mon regard s'accrocha aux derniers éclats de cette lueur fabuleuse. Le soleil se couchait et quelque chose en moi s'éteignait. Je repensai avec effroi, avec stupeur aux mots que je venais d'employer. Il fallait rentrer. Fallait. Retrouver ma compagne et mon fils était devenu une corvée ? Le chauffeur, une femme d'une cinquantaine d'années, les cheveux gris et courts, conduisait bien, en silence. De temps à autre, sa main droite quittait le volant pour câliner un loulou blanc pelotonné sur le siège conducteur dont la tête se dressait le temps de la caresse. Le vert fantastique avait quitté le ciel qui s'était alourdi d'ombres, des drapés obscurs entouraient la capitale. Nous étions déjà entrés dans Paris et tout allait vite. Porte de Pantin, avenue Jean-Jaurès, quai de Valmy, rue Louis-Blanc, rue Eugène-Varlin... Je serrai mes mains si fort que les jointures blanchirent. Dans quatre rues, ce serait la mienne. Trois rues. Deux. Trop vite.

– Arrêtez-vous !

La conductrice freina doucement en me lançant un regard surpris dans le rétroviseur.

– La rue Dieu, c'est plus bas.

– Je sais mais... j'ai besoin de marcher un peu.

Sans piper, elle mit son clignotant, se gara sur une place de livraison. Je me suis retrouvé sur le trottoir ma valise à la main, perdu. Un café à deux cents mètres était ouvert. Et après ? J'ai commandé une eau minérale, je n'avais même pas envie d'alcool. Assis sur un tabouret au comptoir, je sentais la fatigue envahir mes membres. La tête, les épaules : lourdes. Les jambes : lourdes. J'ai fini mon verre, payé, il fallait avancer. Fallait. Je me suis dirigé sans joie vers ma rue, mon immeuble, le numéro 10. J'allais en pousser la porte et bientôt ce serait chez moi, l'appartement que j'occupais avec celle qui était la femme de ma vie. Était ? Un frisson en montant l'escalier. Je tirais ma valise à roulettes marche après marche. J'avais évité l'ascenseur, je voulais gagner du temps. Devant ma porte, je suis resté immobile. L'idée de sortir mes clés ne m'a pas effleuré l'esprit. Au bout d'une longue minute, je me suis décidé. J'ai sonné. Des pas rapides, petit bruit de talons, la porte s'est ouverte et devant moi, Rita, ma compagne, mon amour. Un sourire immense aux lèvres, elle s'est jetée dans mes bras, m'a serré contre elle.

– Je suis heureuse de te voir...

Mes mains se sont posées maladroitement sur son dos. Elle n'a pas semblé le remarquer. Et comme je restais figé sur le seuil, elle s'est emparé de mon bagage posé à terre :

– Tu comptes rester là ?...

Clac clac clac, elle est partie vers l'intérieur de l'appartement, le coin cuisine qu'un plan de travail séparait de la salle à manger. Elle portait sous une robe noire sans manches un sous-pull rose fuchsia. Une touche de la même nuance était posée sur ses lèvres. Elle était belle, inchangée depuis huit ans que je la connaissais : la même chevelure longue et noire, l'ovale du visage aussi fin, la peau constellée de taches de rousseur et des yeux dorés qui pétillaient toujours.

Elle s'activait aux derniers préparatifs d'un dîner d'amoureux. Les coupes de champagne étaient sorties, sur une assiette attendait un assortiment de poissons fumés, le tarama, du vrai le vrai est couleur chair, le faux ressemble à du malabar fondu –, reposait dans une jolie porcelaine japonaise. Nous nous étions entretenus par répondeurs interposés la veille et l'avant-veille. Rita m'avait proposé ce dîner à la maison, j'avais accepté avec enthousiasme, du moins me semblait-il. Je tentai de rassembler mes idées. Oui, j'avais répondu à son invitation avec enthousiasme. C'était, normalement, le moment où nous nous racontions nos vies intimes, nos envols secrets, les pincements de nos âmes. Nous savourions le temps à petites bouchées, trop heureux de croire qu'il nous était à peine compté. L'obscurité nous entourait comme un écrin, nous soudait plus fort. Et lorsque l'un de nous s'était absenté, nos retrouvailles n'en étaient que plus denses. Gai, c'était gai, oui, et beau. Et lointain. J'étais toujours sur le seuil mais à l'intérieur de l'appartement. Mes bagages et moi avons parcouru un mètre.

– Je prépare une vinaigrette et des toasts et on peut démarrer. Tu veux prendre une douche ? Il me fallut un effort surhumain pour répondre.

– Non, ça va.

– Alors c'était comment Madrid ? Ça m'a paru long ces cinq jours...

– Bien.

Elle eut un petit rire.

– Si tu crois que je vais me contenter de ça... Je la regardai s'activer. Sa robe fluide bougeait à chaque mouvement, ses cheveux vivaient, et je restai figé. J'observai l'appartement clair, peu meublé, agréable. J'assistai à une scène qui ne me concernait pas.

– Eh ! Je te parle !

Un sursaut.

– Comment ?

– Tu as l'intention de passer la soirée dans l'entrée ?

J'essayai de rire.

– Non bien sûr.

L'intention de mon rire était à peu près juste, mes mots ne l'étaient pas. Elle me lança un regard interrogateur.

– Ça va ?

– Oui, oui, répondis-je très vite, presque naturellement. Attitude de survie. J'y arrivais. Mais impossible d'avancer. Je me raclai la gorge.

– Félix est couché ?

– Il y a longtemps. Il a eu piscine cet après-midi, je ne te raconte pas l'état dans lequel je l'ai récupéré, une horreur ! Et ça pendant toute la soirée. Je n'aurais jamais dû accepter qu'il passe la nuit chez Jules. Ils ont dû s'endormir vers minuit. Dès qu'il n'a pas ses dix heures de sommeil, cet enfant... Elle ouvrait la porte du réfrigérateur, la fermait, celle d'un placard, fermeture, un bol, une cuillère, pincée de sel, tour de poivre, cheveux, robe, lèvres vibrantes. Pourquoi est-ce que je me sentais mort ?

– Ça y est !

Nouvelle ouverture du frigo, nouvelle fermeture, puis elle sortit du coin cuisine, triomphante, tenant à deux mains une bouteille de champagne, clac clac clac. Son visage s'assombrit en voyant ma mine.

– Mais qu'est-ce que tu as ?

Pieds, jambes, fesses, cheveux. Cinq pas et elle était devant moi, m'auscultant, inquiète.

– Il s'est passé quelque chose... conclut-elle.

J'ai immédiatement secoué la tête.

– Non, non.

Survie, attitude juste. Elle me crut.

– Alors c’est quoi ?

Voix étranglée.

– Rien.

Ses yeux m’ont étudié, tentant de se glisser sous les traits fermés. Je la regardais, elle et ses yeux d’ambre, la femme que j’aimais depuis des années, elle qui était mon Nord et mon soleil, mon bateau et mon quai, ma voie royale et ma sente verdoyante, je la regardais et je ne voyais que de l’ombre.

– Qu’est-ce qu’il s’est passé à Madrid ?

– Rien.

– Il s’est forcément passé quelque chose.

In petto, je me suis risqué rapidement à examiner la question. Rien, c’était vrai, il ne s’était rien passé à part le boulot, des dîners sympathiques avec le galeriste et des clients. Alors ?...

Devant ma froideur, son joli menton a cessé de tendre vers moi. Un dernier regard puis elle a fait volte-face, quelques pas vers l’intérieur de l’appartement.

Son regard qui ne pétillait plus errait le long des murs, une main frottait pensivement le haut de son front. Après un instant de réflexion, elle s’est retournée vers moi, grave et douce.

– Bon, tu as envie d’être là ou pas ?

C’était adorable de bonne intention : on efface tout, on recommence, Adam refait son entrée. Je n’ai pas pu répondre. Je me suis baissé pour prendre ma valise, mon sac, mes deux paquets. J’ai balbutié « je suis désolé », tourné les talons et je suis parti. La nuit était tombée, accompagnée d’un crachin glacial. J’ai marché au hasard, hébété. Avais-je réellement perdu mon amour pour elle ? Et où ? Et pourquoi ? Un brouillard opaque m’a recouvert, sans la lumière même lointaine, même froide de Rita. On était en mars, « le mois de la Vieille », disait ma grand-mère. La Vieille, c’était la vieille saison qui s’incarnait en une fée laide, méchante et vieille, et qui revenait lorsque les jours avançaient gaiement vers le printemps pour provoquer la froidure. Les jours de la Vieille, répétait Joséphine lorsque j’étais enfant, tout allait de travers ; parfois, les gens devenaient fous.